

LEON VILLE  
LA VIE AU DÉSERT  
LA RIVIÈRE  
DES  
ALLIGATORS

ILLUSTRATIONS

DE

Paul Durresne



Editions Saint-Remi  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

## COLLECTION LÉON VILLE

Couronnée par l'Académie Française  
(Grand Prix de vertu Louis BIGOT, de 6.000 francs)

Léon Ville, dont tous les ouvrages, avidement lus par la jeunesse, ont été couronnés par l'Académie Française et la Société d'Encouragement au bien, est un émule de Fenimore Cooper, Mayne-Reid, Jules Verne, etc... Sa plume alerte et la verve de son esprit tiennent constamment en haleine le lecteur et le captivent de la première à la dernière page de son œuvre.

Et combien saine est cette distraction pour l'esprit et le cœur épris de sentiments chevaleresques ! Ces lectures sont comme de la gymnastique morale au grand air. Mettez sans crainte ces livres entre les mains de vos enfants. Vous verrez de quelle façon ils formeront leur caractère et quel plaisir vous vous procurerez à vous-mêmes, parents et maîtres, à voir vos jeunes lecteurs dévorer littéralement ces excellentes publications illustrées.

Du même auteur

Ouvrages parus aux Editions Saint-Remi (tous abondamment illustrés)

LES PIONNIERS DU GRAND DÉSERT AMÉRICAIN, 273 p., 19 ₣

LA RIVIÈRE DES ALLIGATORS, 152 p., 12 ₣

JEAN LE VACHER, MISSIONNAIRE, CONSUL ET MARTYR, 136 p., 11 ₣

NOS GRANDS CAPITAINES - ROLAND, 137 p., 11 ₣

NOS GRANDS CAPITAINES – DU GUESCLIN, 127 p., 10 ₣

LA VIE AU DÉSERT

# LA RIVIÈRE DES ALLIGATORS

par

**Léon VILLE,**

LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Illustrations de  
Paul DUFRESNE

Nouvelle édition  
à partir de celle de Tolra, 1936

Editions Saint-Remi

– 2012 –

Éditions Saint-Remi  
BP 80 – 33410 CADILLAC  
05 56 76 73 38  
[www.saint-remi.fr](http://www.saint-remi.fr)

# LA RIVIÈRE DES ALLIGATORS

---

---

## I

### LE GAMBUSINO

La Sonora, province la plus éloignée de la capitale de la Confédération mexicaine, ne compte que trois villes de quelque importance : l'une par sa situation maritime, c'est Guaymas ; l'autre pour le commerce, c'est Hermosillo ; la troisième par le pouvoir législatif dont elle est le siège, c'est Arispe.

A quelques lieues d'Hermosillo, commence une chaîne de montagnes courant du sud au nord. Au pied des premières hauteurs de cette chaîne, à l'est de la ville, le rio San-Miguel se divise en deux branches : la première conserve le nom du fleuve ; la seconde s'appelle *rio de los Uris*. Les deux branches baignent chacune les vallées qui s'étendent au bas des montagnes qui s'élèvent entre elles : le rio San-Miguel coule à gauche, le rio de los Uris à droite, c'est-à-dire le premier à l'ouest, le second à l'est.

Au delà d'Arispe, dernière ville mexicaine qu'on rencontre de ce côté, l'Uris, grossi par les cours d'eau qui coulent des hauteurs de la sierra, se divise encore en deux branches parallèles, entre lesquelles s'étend une dernière ramification de la chaîne de montagnes qui va expirer à vingt-cinq lieues de là, aux deux villages de Nacome et de Bacuache.

Ces villages, ainsi appelés du nom des deux branches de l'Uris, et séparés par les dernières montagnes, sont situés à cinq lieues l'un de l'autre. Au delà se trouve le *présidio de Tubac*, et, à partir de cette dernière localité, d'immenses déserts se prolongeant jusqu'à l'Orégon, en bordant les limites occidentales de la Haute-Californie.

Un peu avant Tubac, s'élèvent entre Nacome et Bacuache, quelques pauvres cabanes formant un village appelé Fronteras,

habitées par des *gambusinos* ou chercheurs d'or, installés à cet endroit afin de recueillir un peu de l'or qu'apportent les torrents qui coulent le long de chaque versant des montagnes dont nous venons de parler.

Pour l'intelligence des faits qui vont suivre, nous croyons utile de dire ce qu'est le *gambusino*.

Au Mexique, lorsqu'on découvre une mine d'or ou d'argent, on en déclare l'existence au gouverneur de la province sur le territoire de laquelle se trouve le gisement, qui en accorde la concession, à la condition que l'on ne soit ni étranger, ni soldat, ni prêtre. Le concessionnaire doit commencer l'exploitation du *placer* dans le délai d'un an et un jour, faute de quoi la concession retombe dans le domaine public.

Mais, en dehors des Sociétés minières, il existe une classe d'aventuriers appelés *gambusinos*. Ces individus, plus nombreux en Sonora qu'en aucune autre province du Mexique, à cause de la richesse aurifère du terrain, semblent doués d'un instinct merveilleux pour découvrir les mines d'or. Ne possédant pas les fonds nécessaires pour entreprendre les travaux souterrains qu'exigent les mines, ils exploitent à ciel ouvert les affleurements de celles qu'ils trouvent.

Le *gambusino* ne voyage jamais sans être armé de sa *carreta*, sorte de pique en fer, et quand il a découvert un gisement, il en détache quelques pierres qu'il soumet à l'action du feu, puis, selon la richesse du minerai qu'il a trouvé, il l'exploite ou l'abandonne.

Seul, loin de toute habitation, sans prendre le temps de faire les déclarations exigées par la loi, le *gambusino* exploite les *placers* jusqu'au moment où le filon s'enfonçant dans les entrailles de la terre, le travail à ciel ouvert devient impossible. Alors, il cherche à vendre sa mine ; mais qu'il réussisse ou non, il s'éloigne philosophiquement, sans regret, et va tenter la découverte de quelque autre gîte métallifère.

La poudre d'or, comme les mines, est pour le *gambusino* l'objet de recherches périlleuses. Guidé par son instinct, il longe les rivières et les torrents qui du haut des montagnes roulent leurs flots chargés d'or dans le fond des vallées.

Il arrive souvent que l'intrépide aventurier s'avance ainsi jusqu'au désert, où les Indiens gardent avec un soin jaloux ces trésors tant convoités des blancs.

Le gambusino, dans ce cas, paie presque toujours de sa vie l'audace qui l'a porté à s'aventurer au milieu de ces sauvages adversaires ; ou bien, après avoir eu à combattre la faim, la soif, les bêtes fauves ; après avoir, en bravant des dangers terribles, exploité à la hâte un filon, il revient chargé d'un butin considérable.

L'activité des gambusinos est telle, que, sur dix millions d'or que le Mexique jette annuellement dans la circulation européenne, un quart au moins de cette somme est le produit de leurs recherches.

Maintenant que nous avons expliqué ce que sont les gambusinos, nous laisserons ces hardis aventuriers, pour nous transporter dans une hacienda <sup>1</sup> située à trois lieues à l'ouest d'Arispe, connue sous le nom d'hacienda des mangliers, à cause de la grande quantité de ces arbres qui se trouvait dans les environs.

Don Miguel, l'haciendero, occupait plus de cent serviteurs : peines, vaqueros, tigreros, etc., qui, sous les ordres d'un capataz s'occupaient activement d'un nombreux bétail qui paissait dans les magnifiques pâturages entourant l'hacienda.

Don Miguel était âgé d'une trentaine d'années. Grand, brun, le visage barré par une longue moustache et éclairé par deux yeux noirs et perçants, tel était au physique l'haciendero quant au moral il pouvait être défini en trois mots fier, énergique et bon.

Veuf depuis trois ans, il avait reporté toute son affection sur son fils, bel enfant de quatre ans, nommé Rafaël, dont les douces caresses pouvaient seules le consoler de la perte douloureuse qui avait imprimé sur ses traits une teinte de profonde mélancolie.

Lorsqu'il pressait son fils dans ses bras, il lui arrivait parfois de lever les yeux vers le ciel en murmurant :

— Pauvre enfant ! je dois maintenant l'aimer pour deux !

---

<sup>1</sup> Vaste exploitation agricole.

Le jour où commence cette histoire, c'est-à-dire le 22 juin de l'année 1857, don Miguel était assis dans la *huerta* (jardin), sous un bosquet de floripondios. Il était deux heures de la *tarde* ou après-midi ; un soleil de feu incendiait le ciel et dardait ses rayons brûlants sur la campagne, qui semblait endormie ; pas un souffle d'air ne tempérerait cette atmosphère embrasée.

Renversé sur une butacca, don Miguel songeait, tout en suivant de l'œil la fumée de sa cigarette, qui montait lentement en légères spirales bleuâtres.

L'haciendero fut soudain tiré de sa rêverie par un bruit de pas, et un homme, débouchant d'une allée ombreuse, parut bientôt devant le bosquet.

Disons ce qu'était cet homme qui osait troubler ainsi les méditations du maître de l'hacienda.

Il avait environ vingt-huit ans ; sa taille, petite mais trapue, indiquait une vigueur peu commune ; son front bas et ses yeux au regard fuyant donnaient à sa physionomie un aspect repoussant, rendu plus sombre encore par une barbe noire et touffue.

Don Pablo, ainsi qu'il se nommait, était venu habiter l'hacienda quelques mois après la mort de la femme de don Miguel, dont il était le cousin. Cette parenté avec la regrettée défunte avait pu seule décider l'haciendero à accueillir cet homme qui ne lui inspirait pas la moindre sympathie.

Pourtant, peu à peu, il s'était habitué à cette face sournoise ; il est vrai que don Pablo n'avait cessé de témoigner au jeune Rafaël la plus vive affection, sûr moyen de capter celle du père, qui en était arrivé à se dire que, le diamant étant enveloppé d'un caillou grossier, son cousin pouvait fort bien renfermer, dans son enveloppe peu engageante, des qualités insoupçonnées, mais dont il aurait la preuve si l'occasion s'en présentait.

Ce fut donc en souriant et lui tendant la main qu'il l'accueillit lorsqu'il parut devant l'entrée du bosquet.

— Eh bien, don Pablo, lui dit-il gaiement, comment se fait-il qu'au lieu de faire tranquillement la siesta, vous vous promenez ainsi, au risque d'être grillé ?



— Oh ! mon Dieu ! c'est bien simple : un homme est là, qui désire vous voir.

— Quel homme est-ce ?

— Un gambusino.

— Un gambusino !

— C'est du moins ce qu'il m'a dit.

— Où l'avez-vous laissé ?

— Dans le vestibule, où je l'ai fait entrer.

— Allez le chercher.

Don Pablo s'inclina et quitta le bosquet.

Cinq minutes plus tard, il revenait avec l'inconnu.

D'un geste, l'haciendero invita l'étranger à s'asseoir sur une butacca placée près de lui, et comme don Pablo faisait un mouvement pour se retirer, il lui dit en souriant :

— Restez, mon ami ; je suppose que ce caballero n'y verra aucun inconvénient.

— Señor, dit le gambusino, ce que j'ai à vous dire peut être entendu de tout le monde.

— Bien. Veuillez, maintenant, m'expliquer le motif de votre visite.

— Ce sera bien simple.

— Je vous écoute.

— J'ai découvert, il y a quelques mois, un placer d'une richesse incalculable.

— J'en suis heureux pour vous.

— Mais il m'est impossible de l'exploiter.

— Ah ! ah ! je crois vous comprendre : vous venez m'offrir de me le vendre, n'est-ce pas ?

— Oui, señor.

Don Miguel sembla réfléchir quelques instants ; puis, fixant sur le gambusino un regard scrutateur :

— Voyons, êtes-vous certain que ce gisement soit aussi important que vous le dites ?

— Señor, mon nom vous répondra pour moi.

— Comment vous nommez-vous donc ?

— Ruperto.



Cinq minutes plus tard, il rentrait avec l'inconnu.

Don Miguel se redressa vivement en regardant son interlocuteur.

— Eh quoi ! dit-il, vous seriez celui que les gambusinos ont surnommé le roi des chercheurs d'or ?

— Oui, señor, dit le gambusino avec un sourire d'orgueil.

— En ce cas, je vous crois ; votre expérience est trop connue pour que je n'ajoute pas foi à vos paroles. Mais, où est situé ce placer ?

— Sur l'extrême limite des possessions mexicaines, à vingt lieues du rio Colorado.

— Hum ! l'entreprise est périlleuse.

— Pas autant que vous le supposez.

— Pourtant, les Indiens ne nous laisseront pas emporter tranquillement ce qu'ils considèrent comme étant leur propriété.

— Parmi les Indiens, plusieurs chefs sont mes amis.

— Mais les autres ?

— Cinquante hommes résolus et bien armés suffiront pour les tenir à distance.

— Votre proposition est tentante, et pourtant j'hésite à l'accepter.

— Vous avez tort, car les bénéfices seraient magnifiques.

— Voulez-vous me donner jusqu'à demain pour prendre une décision ?

— Certainement ; une affaire de cette importance ne traite pas en dix minutes.

Le gambusino se leva.

— Ainsi donc, señor, dit-il, à demain.

— Vous partez ?

— Qu'ai-je de mieux à faire en attendant votre réponse ?

— Je, ne le souffrirai pas ; vous resterez ici. Don Pablo, ajouta-t-il en se tournant vers son cousin, faites conduire don Ruperto à un appartement, afin qu'il se repose jusqu'à l'heure du souper, puis vous viendrez me rejoindre.

Don Pablo s'inclina, et sortit du bosquet, suivi du gambusino.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, qu'il reparaisait devant l'haciendero.

— Asseyez-vous, lui dit ce dernier, et causons.

Don Pablo prit place sur une butacca et attendit que don Miguel entamât la conversation.

L'haciendero semblait : réfléchir. Quelques minutes se passèrent ainsi.

— Vous avez entendu la proposition que m'a faite ce gambusino ? dit-il-enfin.

— Parfaitement.

— Qu'en pensez-vous ?

— Hum ! je ne sais trop.

— L'affaire ne vous semblerait-elle point intéressante ?

— D'abord, peut-on se fier à la parole de cet homme ?

— Entièrement, car sa réputation est faite depuis de longues années ; de plus, c'est un honnête, gambusino.

— S'il en est ainsi ...

— Achevez.

— A votre place, j'accepterais.

— Allons, je suis heureux que vous soyez, de mon avis. Je suis riche, très riche même, mais je voudrais l'être plus encore pour mon petit Rafaël ; c'est pourquoi, malgré les dangers d'une semblable expédition, j'ai décidé d'en tenter l'aventure.

— Quand partirez-vous ?

— Avant un mois. Ce délai sera plus que suffisant pour faire mes préparatifs.

— Vous accompagnerai-je ?

— Non, mais soyez tranquille, je vous réserverai une belle part dans les bénéfices.

— Quoique je ne prenne pas part à l'expédition ?

— Pour cela même, car si je vous laisse ici, ce sera pour veiller non seulement sur l'hacienda, mais encore sur mon fils.

— Quant à cela, don Miguel, vous-pouvez partir sans crainte, j'aurai soin de Rafaël comme s'il était mon propre enfant.

— Merci, mon ami, dit l'haciendero entendant la main à don Pablo.

— Vous n'avez pas à me remercier : ne suis-je point votre parent ? et puis, ne dois-je pas vous être reconnaissant de m'avoir

recueilli alors que, ruiné par diverses entreprises commerciales, j'errais sans but et sans avenir, ne sachant même comment me procurer le pain quotidien ?

— Ne parlons pas de cela, dit vivement don Miguel ; votre parenté avec ma chère Dolorès ne me faisait-elle point un devoir de vous ouvrir ma maison ?

— Quel que soit le mobile auquel vous avez obéi, je ne vous en garde pas moins une profonde reconnaissance.

C'est bien, je compte sur vous, et soyez certain que la récompense égalera le service que vous me rendrez en me remplaçant près de mon fils pendant mon absence.

— Combien emmènerez-vous de peones ?

— Je ne sais ; je m'entendrai pour cela avec le gambusino ; mais quel que soit le nombre de ceux qui m'accompagneront, il en restera assez pour défendre l'hacienda en cas d'attaque. Pourtant il en est un qui ne sera ni avec moi, ni ici.

— Puis-je vous demander lequel ?

— Gaëtano.

Don Pablo ne put s'empêcher de tressaillir ; mais se remettant promptement, il demanda d'une voix calme.

— Pourquoi voulez-vous le renvoyer ?

— Parce que ses allures me semblent louches. Lorsqu'il s'est présenté ici, il y a cinq mois, vous avez insisté pour que je l'engage comme vaquero, eh bien, je ne sais si c'est un pressentiment, mais cet homme me cause une répulsion que je ne puis vaincre.

— Vous êtes le maître, faites comme il vous plaira.

— J'ai peut-être tort ; mais au moment de partir, je veux ne laisser autour de mon fils que des gens dont je sois absolument sûr.

— Quand devrai-je congédier Gaëtano ?

— Aujourd'hui même.

— Quel prétexte prendrai-je pour lui signifier son congé ?

— Aucun : vous lui direz simplement que ses services ne me sont plus utiles. Maintenant, vous pouvez vous retirer, j'ai besoin

d'être seul pour penser à cette expédition. Don Pablo salua et quitta le bosquet.

Il se dirigea vers le corral, où un vaquero était occupé à nettoyer les harnais de son cheval.

— Sommes-nous seuls ? lui dit-il vivement et à voix basse.

— Oui ; mais pourquoi ces précautions ?

— Tu vas le savoir.

— Parle, je t'écoute.

— Don Miguel m'a chargé de te congédier.

— Ah ! fit le vaquero en fronçant les sourcils et fixant sur don Pablo un regard scrutateur.

— Je ne sais pourquoi, mais tu lui déplaîs d'une façon toute spéciale. J'ai bien tenté de le faire changer d'avis, mais il m'était impossible d'insister sans faire naître en lui quelques soupçons, car tu comprends bien qu'il était inutile de lui apprendre la vieille amitié qui nous lie ; cette révélation, au lieu de te servir, n'aurait pu que me nuire, d'autant plus que j'ai eu assez de mal à capter sa confiance.

— Et quand dois-je partir ?

— Aujourd'hui.

— C'est bien, dit Gaëtano d'une voix sombre, je partirai.

— J'ai une autre nouvelle à t'apprendre.

— Est-elle aussi bonne que la première ?

— Tu vas en juger.

— Explique-toi.

— Avant un mois, don Miguel se mettra en route pour aller exploiter un placer.

— Tiens ! tiens ! fit le vaquero en ricanant.

— Ne t'éloigne donc pas de l'hacienda : reste dans les environs, et, dès qu'il sera parti, reviens me voir ; qui sait ? peut-être aurai-je besoin de toi. Surtout, fais en sorte que personne ne soupçonne nos relations.

— Sois tranquille, je serai prudent ... A propos : et le petit Rafaël ? ...

— Je lui servirai de père ! dit don Pablo avec emphase, mais en esquissant un sourire qui eût donné fort à réfléchir à don Miguel s'il l'eût aperçu.

— Alors, au revoir, et à bientôt.

Les deux amis se serrèrent la main, et don Pablo quitta le coral.

Une heure plus tard, Gaëtano montait à cheval et quittait l'hacienda, non sans avoir jeté du côté des bâtiments un regard haineux.

Le soir même, après le souper, don Miguel fit part au gambusino de la décision qu'il avait prise.

— Puisqu'il en est ainsi, lui dit ce dernier, il faut que nous partions le plus tôt possible, afin de ne pas laisser à d'autres le temps de découvrir notre placer.

— Combien emmènerons-nous d'hommes ? demanda don Miguel.

— Cinquante, qui reviendront avec, chacun, un sac d'or attaché à leur selle ; plus vingt mules conduites par dix peones. Au départ, elles seront chargées de vivres, de munitions et d'outils ; au retour, elles porteront leur charge d'or.

— Et quelques provisions, car il me semble que nous aurons autant besoin de vivres en revenant qu'en partant.

— Vous vous trompez, señor : les vivres que nous emporterons nous serviront pendant l'exploitation du placer, car, durant le voyage, la chasse nous fournira du gibier en quantité suffisante.

— Bien. Quant à l'enrôlement des hommes dont nous avons besoin, voulez-vous vous en charger ?

— J'allais vous le proposer, car je connais dans les environs plusieurs gambusinos qui ne demanderont pas mieux que de faire partie de l'expédition.

— Quant aux bénéfiques, voici ce que je vous propose : nous donnerons à nos compagnons un dixième et nous partagerons le reste, après, bien entendu, avoir déduit les frais que j'aurai faits pour organiser l'expédition.

— Votre proposition est très raisonnable et je l'accepte.

— Dès demain, vous vous occuperez du recrutement de nos hommes ; pendant ce temps je ferai acheter des mules et dresser les chevaux nécessaires.

Les deux hommes se serrèrent la main et se retirèrent dans leurs chambres.





## II

### EN ROUTE POUR LE PLACER.

L'aube blanchissait les cieux, faisant pâlir les étoiles, teintant de gris les hautes cimes des arbres et irisant les buissons. Bientôt la lumière du jour s'épandit dans la plaine, et le soleil émergea de l'horizon, splendide, flamboyant.

Des rumeurs confuses s'élevèrent de l'hacienda, devenant d'instant en instant plus distinctes. Enfin, des cris et des piaffements de chevaux se firent entendre, mêlés au bruit argentin des clochettes des mules.

Don Miguel, debout sur le perron, suivait attentivement les apprêts du départ.

L'haciendero semblait soucieux. Cette expédition qu'il allait entreprendre lui causait une inquiétude dont il ne se rendait pas compte et que, malgré tous ses efforts, il ne pouvait parvenir à vaincre.

Cette nuit-là, il avait eu, avec don Pablo, une longue conversation, à la suite de laquelle ce dernier lui avait juré d'observer toutes ses recommandations et promis solennellement de veiller sur le jeune Rafaël. Pourtant, malgré ces assurances de dévouement, une crainte vague lui lancinait le cœur. Cette appréhension devint si intense, qu'il fut sur le point de renoncer à son entreprise ; mais la vue de tous ses compagnons allant et venant gaiement, lui rendit toute son énergie et, surmontant enfin ses terreurs inexplicables, il donna l'ordre de former la caravane.

Les mules, conduites par dix peones, sortirent de l'hacienda et se formèrent en une colonne, sur quatre de front ; les cavaliers, au nombre de cinquante, se placèrent de manière à les entourer, et don Ruperto, le gambusino, montant un superbe cheval noir, alla se mettre à leur tête.

Don Pablo, qui avait surveillé activement ces divers préparatifs de départ, s'approcha alors de don Miguel, qui lui tendit aussitôt la main en lui disant avec une certaine émotion :

— Mon ami, n'oubliez pas ce que vous m'avez promis.

## TABLE DES MATIÈRES

I LE GAMBUSINO.....	5
II EN ROUTE POUR LE PLACER.....	17
III DEUX BANDITS. ....	32
IV L'ENLÈVEMENT. ....	45
V SAUVÉ !.....	62
VI LE CHARMEUR DE SERPENTS. ....	75
VII LE CHAPELAIN .....	92
VIII LES SALTEADORES. ....	104
IX UN CAS DE CONSCIENCE .....	117
X RETOUR DE DON MIGUEL.....	128
XI OEIL POUR OEIL, DENT POUR DENT !.....	142